

voile qui cache souvent les drames les plus intimes du cœur humain.

Il faut suivre l'hôpital, aller de lit en lit, entendre l'histoire de chaque malade, pour comprendre combien le médecin est en rapport direct avec tous les actes de la vie morale de la société.

C'est à l'hôpital que l'on trouve le verso de la vie fortunée, bruyante, illuminée, que l'on remarque dans certains quartiers. A côté des palais somptueux, des châlets admirables, ou la vie semble nager dans des nuages de voluptés, il y a les masures tristes, les bourgs humides et ténébreux.

L'hôpital, c'est l'ombre du tableau éblouissant de la vie heureuse. C'est là que souvent disparaissent les beaux rêves et les charmantes illusions et où s'envolent les plus brillantes espérances. On n'y entre jamais sans éprouver un serrement de cœur.

Les hôpitaux de Paris diffèrent peu de ceux que j'ai vu ailleurs. Ce sont de vieilles constructions faites en un temps où l'on n'était pas encore très fort sur les lois hygiéniques. Cependant, si l'on examine leurs dispositions, tant sous le rapport de la ventilation et de la lumière que sous le rapport du confort et de l'aisance, on voit qu'elles ne s'éloignent pas beaucoup des constructions plus modernes. Partout on y entretient la plus scrupuleuse propreté et l'on donne aux malades les soins les plus minutieux. J'ai remarqué que le traitement des maladies est tout ce qu'il y a de plus simple. L'on donne bien peu de drogues, et on semble reposer bien peu de confiance dans leur effet.

Après avoir entouré le malade de soins hygiéniques, on laisse à la bonne nature le soin de faire le reste. Le repos joue un grand rôle dans la thérapeutique. On n'a pas encore jeté toutes les drogues par dessus bord, mais on dirait que ça vient.

Je ne leur en fais pas de reproche, c'est, au contraire, une preuve à mes yeux qu'ils sont supérieurs à tous les autres peuples.

Mais autant ils sont sobres de drogues, autant ils sont avancés dans le maniement du scalpel. On a beau dire, il faut reconnaître, malgré les prétentions contraires des écoles anglaise et allemande, qu'il n'y a pas de peuple où la chirurgie a fait autant de progrès qu'en France. La raison pour laquelle on en entend moins parler, c'est parce qu'à chaque opération qu'ils font, ils ne montent pas sur les toits pour annoncer au monde leur succès merveilleux comme le font les chirurgiens anglais, américains et allemands.

La réputation des Spencer Wells, Lawson Tait et autres, vient autant de l'immense réclame que l'on fait constamment en leur faveur à chacune de leurs opérations, qu'à leur mérite. On ne voit jamais les journaux du nouveau monde parler des opérations de Péan par exemple, et cependant j'oserais dire qu'il fait autant de laparotomies à lui seul qu'eux ensemble. Ici il est à peine connu, et cependant, c'est lui qui a fait faire à la chirurgie le plus